



A HALTE BLANCHE

€ Cunchiglie

D'oghje sì, d'odiu nò, Ghj. Biancarelli, A. Di Meglio,
Ghj. Ghj. Franchi, Ghj. Fusina, P. Gattaceca, Ghj. T. Rocchi,
L. Santucci, Ghj. Thiers

Versu Cantarecciu, Ghj. Fusina

L'Arcubalenu, P. Gattaceca

Marines sauvages, M.-J. Vinciguerra

L'Île mère, F. Giustiniani

Finitarri, F. M. Durazzo

Intensità, C. De Brito, (purtughesu, tradottu da D. Verdoni)

Parichji Dimonia, M. Biancarelli

Mimoria di a Notti, S. Cesari

Chjarasgia Rossa è Pavimentu Biancu, M. Al Masri, (arabu,
tradottu da Ghj. Thiers)

Isolomania, D. Katunaric, (cruatu, tradottu da Ghj. Thiers è
M.A.Versini)

U Sarcofagu di i baddatadori, E. Batur, (turcu, tradottu da
Ghj. Thiers)

Volu di Cennari, J.Pont, (catalanu, tradottu da F. M. Durazzo)

Migraturi, A. Di Meglio

Pustiati – Ancia Notturni, Ghj. Biancarelli

Ghjacumu Thiers (*Bastia, 1945*)

Militant culturel de la « génération des années 1970 » en Corse, Ghjacumu Thiers est professeur des universités et dirige le Centre culturel de l'*università* Pasquale Paoli à Corti. Il est principalement romancier et dramaturge. Auteur de nombreuses pièces de théâtre, il travaille pour une scène multilingue au sein de l'Institut international du théâtre de la Méditerranée (IITM). Romancier en langue corse il a publié chez Albiana *A funtana d'Altea* (1996), *A barca di a Madonna* (2000) et *In corpu à Bastia* (2003).

Certains de ses poèmes chantés par les groupes corses figurent dans l'ouvrage collectif *D'oghje si d'odiu nò*, coll. "E cunchiglie", Ajaccio 1996, et d'autres dans l'anthologie à paraître sous le titre de *Frolle*, ainsi que le recueil *Larretta bianca*. En français on peut aussi lire ses romans *Les Glycines d'Altea* (Albiana, 1992), *La vierge à la barque* (Albiana, 1997) et *Le ventre de Bastia* (Albiana, 2004).

Titre original : *L'arretta bianca*

A HALTE BLANCHE

G H J A C U M U T H I E R S

Traduit du corse
par François-Michel Durazzo

Albiana
• E Cunchigliè •

Un accident domestique

Tout le monde a chez soi ce petit accident domestique qu'on appelle « une infiltration ». Une fine fêlure dans un mur ou un plafond. Presque imperceptible. Une griffure de rien dans notre quotidien. À reboucher le plus tôt possible. Mais on ne se méfie pas et on renvoie toujours à demain. Jour après jour ça s'étale et ça se creuse mais du dehors rien ne semble changé. C'est à l'intérieur que ça travaille. On n'y pense pas continûment, mais on sent toujours, de ce côté-là, la présence d'un risque. Ou d'un ailleurs.

Il y a une trentaine d'années que l'écriture poétique travaille en moi de cette manière sans que j'aie jamais pu concevoir que ce pouvait être quelque chose comme cela. J'ai composé de manière occasionnelle et intermittente et n'ai jamais formé le projet de rassembler ces textes en un recueil. Du même coup, je ne me suis jamais senti poète à part entière.

Je ne peux donc que constater, après coup, la présence du phénomène persistant et discontinu. Contradictoire aussi parce que je compose de deux manières qui me sont également indispensables. Tout part d'une association ou d'une alliance de mots qui sonnent et résonnent et s'imposent en moi. Il me faut les dire et ils trouvent aussitôt une musique intérieure entêtante mais informe. Souvent la chose est devenue chanson à cause de la sollicitation de la vogue de la chanson corse depuis les années 1970. L'autre tendance-exigence, c'est la recherche, très consciente celle-là et de plus en plus pratiquée, d'une rupture. Une autre manière qui casse le rythme sans l'abolir tout à fait. Je suis conforté dans ma pratique par l'état où nous trouvons une langue qui, en littérature, tend d'ordinaire vers la rime et les mètres réguliers, et une rhétorique lexicale tenue pour poétique obligée. Je ne vous dis rien du charme que je trouve à l'entre-deux fait de respect et d'infraction au patrimoine. Un plaisir très intense, bien que je sois un peu confus d'établir ainsi mon écriture sur l'équilibre précaire des contraires.

ENVELOPPE

Je tends
à l'improbable destination
la plus grande part du doute
et je garde
la lettre.

La zébrure du papier acéré
au bout de la langue
un peu blessée.

Ainsi retiens-je un instant
la sincérité de ces mots
que je ne t'ai pas écrits.

PARALLÉLOGRAMME

J'ai les angles droits
et le cœur isocèle
– ou presque –
l'esprit équilatéral
et des envies pliées,
de la fantaisie mesurée
et des passions réglées,
et un brin de bon sens.
Je suis un type d'initiative,
un vrai parallélogramme,
mais si le bouchon saute,
gare au cheval fou !

QUELLES CORNES !

Vous est-il arrivé
en passant
sans regarder
sans même savoir
de quoi il s'agissait,
de conjurer le sort
en faisant les cornes ?
Sinon...

ET TIENS !

Et tiens ! En pleine tronche !
Le patron, je m'en fous :
il commande, au travail il commande,
mais après, qu'il aille se faire voir !
Tiens ! Encore sa tronche !
Je suspends mes vêtements, mes os moulus
et la rancœur de mon labeur,
je prends ma douche,
je lave l'humiliation de ses cris,
je tire sur mon cigare
et je fais le mec !

1. Regards

DRAPS

Avec ces draps frais
les mains de nos aïeules
expertes,
un peu sorcières aussi,
et toujours bien trop sombres,
même sans voceros,
ont certaines façons
qui n'ont plus cours ici.

Nous coupons dans les vents
un lit de fougère
blanche
en attendant
que se montre,
une fois la nuit tombée,
la vieille qui conjure le mauvais œil,
pour conter mille fables
jusqu'à ce que somnole
le rêve de nos envies
venues d'on ne sait où.

DANS LA CUISINE

La cuisine est enfouie dans le temps
et les voix y résonnent
dans la langue des gestes.

La main de la femme rassemble
ses pensées éparpillées
et de l'ongle elle les griffe une à une.

Un tas de soupirs comme les miettes
du pain coupé

sur la toile cirée

qui colle un peu

et ne vous laisse pas

même après l'adieu.

À cette heure-là, les enfants sont à l'école

et l'on peut pleurer, oui,

même sans retenue.

À PLEINE BOUCHE

Sans pouvoir dire un mot,
la bouche pleine
de fleurs de glycine
à mastiquer.
Le long de la tige,
la main a couru aisément,
geste leste qui arrache
les années, un bouquet de fleurs
dont mâcher
les instants lorsqu'on est enfant.
Un lit de fleurs pressées,
violettes, les vieux seaux ¹ qui attendent :
Vendredi saint s'est fixé et saute par-dessus Pigno ²
La boule de pâte croît dans la bouche,
– les cloches éclateront–
dimanche à dix heures
nous nous jetterons la tête la première
dans les flots de nos rues.
Le crépitement des humiliations
qu'on ne doit pas dire,
grandit dans la bouche
et l'on répugne à dire

1. Allusion au charivari de la Semaine sainte : au moment où les cloches sonnent les enfants du quartier parcourent la ville en trainant derrière eux des seaux et des objets métalliques.

2. Montagne qui surplombe Bastia.

les choses
de la rue.

Circé a des gerçures
sous les aisselles,
en haut des cuisses.

– Avec un peu de salive je te guéris.

La rue mâchonne
les plaintes que retiennent
les femmes

– les femmes ne pleurent pas : elles subissent sans mot dire –
et les soucis
des hommes

qui plient sous le labeur

– les hommes sont insouciant : ils jouissent et ils hurlent de joie ;
à l’occasion, ils boivent quand ils sont contrariés
alors, mâche et remâche
les glycines sucrées,
la bouche pleine
de choses à ne pas dire.

FONTAINES

Un enfant qui jouait au cerceau
avec une pièce de cinq francs trouée de soleil,
dans les rues sèches du passé,
s'est arrêté
à l'ombre d'un portail crasseux,
nu, éraflé par la blessure des briques,
baisers âpres
comme les visages de vieilles honteuses en fin de mois

Et les îles de mai sont autant de bancs de sable gorgés d'eau,
entre les roches humides
ces soirs d'inondation,
l'eau se joue à railler
les vieux seaux qui attendent la Semaine sainte,
quelle catastrophe de châteaux de carton,
les coups de libeccio
jettent à terre les vendanges de nos glycines
on voit surgir des treilles, seulement entrevues,
de vieilles filles si noires et de jeunes filles blanches si peu
derrière les hauts volets.

Notre bande bourdonne à l'assaut
de Montepiano où sont les cafards,
nous chauffons les vitres de la boutique profonde
comme ses boccas à épices verdâtres,
oh vos yeux, filles qui couriez !
nous attendons les Feux de Saint-Jean, on fait cercle

sous les poutres moisis de la Maison bombardée
et des courses aux pierrettes ³
César passe en traînant un air d'opéra
et la voix de Victor sonne dans ses tonneaux,
Irma se retire sous sa voûte
Quelques bambins en sucre fondent
dans le rire fumeux de la grand-mère infirme.

Un soir on a entendu un dauphin pétrifié
qui s'est mis à ricaner,
la foudre s'est abattue.

Ce n'est ni mémoire sèche
ni le temps retrouvé
dans un dialogue
entre la Fontaine Neuve ⁴
et l'autre
La vieille fontaine
au bout d'une petite route
qui sent la menthe sauvage.

3. Les « pierrettes » sont les capsules de bouteilles de sodas. Dans un jeu des gamins du quartier, elles figuraient les bicyclettes du Tour de France tracé à la craie sur l'asphalte de la rue (*N.d.A.*).

4. Quartier de Bastia où se trouve la Fontaine du Dauphin.

ON A BEAU FAIRE, IL N'EST JAMAIS MINUIT

L'enfant ne voulait pas entendre l'invitation muette
et timide des yeux : alors ? Il passait, encore
une fois. Il ne voyait pas toujours
ses yeux bleus, car à présent il les tenait baissés,
le père. Il n'avait rien à faire là mais
il restait : il y a toujours un tiroir ouvert,
où faire semblant de chercher quelque chose.
Les yeux baissés
dans le tiroir, et le dos du père, alors ?

Ni aux yeux bleus, ni à ce dos et
ces bretelles aux bords usés, l'enfant
ne prêtait attention. Une autre fois, peut-être.

Entre lui et les yeux bleus, il y avait eu
une amitié muette et sourde, des années lourdes,
une croix, un voyage, un éblouissement
sans lumière.

Avec le temps. Il s'est assagi. Il a mûri.
Avec la vie, il a fait la paix, il s'est accordé.
Il a fait marche arrière comme s'il retournait de vieilles
cartes.

Dans le tiroir, molles, les bretelles.
Coupées.
Baisées.
Sanglot de rire !

MAMAN

C'était un paysage.
Il était bien gauche
l'artiste qui me l'a peint :
maman n'avait pas les yeux aussi
noirs
ni cette bouche si rouge.
Maman est un paysage intérieur
de terre lisse et fine
sous une couche de vernis.
Elle est tombée par terre
et s'est un peu fendue.
Je glisse l'ongle dans la fissure ;
une petite touche de vernis,
ça craque mais peu après
la blessure s'est refermée.
Maman est un paysage éternel
de terre lisse et fine
qui se consume dans mon cœur.

LE PORTRAIT COUPÉ

Où sont passés les yeux
les bras,
la tête,
les jambes sous cette robe
sommptueuse et raffinée
d'infante de Castille,
la chevelure qu'on ignore,
fourré hirsute
ou guiches blondes à rubaner le soleil ?

Ainsi portraiturée,
la figure
me plaît,
elle laisse ondoyer
une belle incertitude
qui donne envie de vivre.

DEMOISELLE

Et le jour qui éclaire
dans un éclat de rire
ton regard résolu
finirait par s'éteindre.

Pour ces secondes posées sur des secondes
où la pierre est usée
de milliers de pas et de plaintifs libeccios,
pas de répit.

Sans toi, le monde aurait pour moi glissé
dans les abysses de l'ombre, alors j'aurais hurlé.

Nous avons fleuri
des printemps de cyclamens,
les glycines chantent la mémoire d'ici-bas
et le cœur s'accroche à un air de rue,
ta corde bat le sol
ta corde bat le cœur,
la corde de tes jeux,
fillette de la Place
aux pas de demoiselle,
il y avait de quoi suffoquer
sous ces palmiers malingres,
Place Saint-Nicolas.

DANS LA DÉPENSE

Ta porte est entrouverte
et la gourde bégaie
ces quelques mots si lisses
dans les replis de l'ombre.
Ton sourire est humide
et l'heure est en suspens,
deux gouttelettes d'eau,
le plein midi soulève
le mouchoir de mes mains,
tarit toutes les peurs.
Tu esquisses un sourire
qui me coupe le souffle,
dans la remise,
il y a
toutes nos aventures,
des colliers de tomates
rouges – serait-ce mal ? –
dans cette ombre si douce,
attends encore un peu,
la brillante grenade
jaillit de mille perles
de contes orientaux
hors de cette remise.

PAROLES D'AOÛT

Reviendrons-nous
à ces carillons d'ombre
qui ont inventé l'heure
de tes baisers lisières

à pas ressuscités,
où résonne ta vie
qui attise la flamme ?

Les feuilles murmurantes
ouvrent ton tablier
aussi creux qu'une nef.

Sous un ciel de cithare
ta voix s'arrondira,
nous nous rassasierons,

roulerons des coteaux,
quand les aires désertes
disent les jours trop courts.

Elles restent là-haut
sur ce vieux mur rustique
quand le schiste brûlait,
les paroles de l'août.

SENTIERS

La veine,
la cicatrice,
la couture du bas qui galbe
le fuseau de la jambe,
et mon regard
suit le sentier
au pas
de chaque battement,
d'un temps si clair
et alangui
sous les paupières
de la sieste,
avec les cruches qui attendent
glacées
le temps qui brûle
en plein midi.

NON

Non, je n'ouvrirai pas
la lettre que tu as laissée
dans la poche de ton manteau
accroché dans l'entrée
et où tu expliques
que tu es partie
seulement parce que
t'a appelé
celui
qui sait dire ton nom
avec la voix qu'il faut.

AMERTUME

Les voilà,
les pommes tendres
comme je les aime.
Mordre à pleines dents
dans leur blessure blanche.
La chair est bien jaunie
ridée de souvenirs.
Je sens le goût amer
de ce qui sans mourir
a seulement disparu,
et allez donc savoir
si c'est bien du passé.

Je ne saurais le dire
tant elles me sont amères

L'HYPOPHYSE

Dites, nous n'étions pas bien,
pierres de tant de murs,
eaux dans le lit du fleuve,
et souvent animaux ?
Mais elle s'est déclenchée, celle-là,
la maudite,
lâchée et éveillée.
Et les jambes s'étirent
et la main se déplie
et nous levons la tête
sur nos malheurs.
Qu'elle crève
l'hypophyse,
elle et celui qui l'a inventée !

LA TRISTESSE

La tristesse
s'encadre entre deux murs
tout en bas,
là où la ville court.
Au débarcadère
nous attend
l'amère griffure de la voile disparue,
à la cime d'un appel
en travers de la gorge.

11. Frêles

LA CHAMBRE SAIT CELA...

La chambre sait cela,
comme les barreaux du lit
chauffés à blanc par les fièvres
soudaines : les mots mentent,
pas nous,
dans ces rafales
sur de suaves étendues
où se tressent nos boucles,
et l'idée se fige
dans l'infini et le ciel
qui nous regarde,
en souriant.
Même le ciel sait cela,
pas nous.

ACCROC

Les tomettes sont fraîches
et l'étoffe légère
qui a glissé dessus :
craquement de secondes
où l'âme s'accroche.
Une maille a filé,
deux perles de sang
au bout de mes doigts.

TENDU

Je reste ainsi,
continent
étendu, raide
muet autant qu'on puisse l'être,
au bord de toi,
jusqu'à ce que tu ouvres les yeux
sur mes plaines
fixes comme une idée.

LA HALTE MÉRIDienne

C'est l'heure du sirocco,
des persiennes mi-closes
indiscrètement.

Le mou de la paillasse brûle,
toujours un peu raide.

Dans les peaux s'enfilent des aiguilles
qui cousent les désirs muets,
tes lèvres sont des voyages
et tes regards des vagues
quand nous prenons le large
et franchissons la halte méridienne.

LITS

Nous en aurons couché
des statues de silence,
avec nos corps unis.
Et nos cœurs repassés,
rangés au fond du lit.

CLENCHES

Une main a suffi
perdue dans les rêves moites
d'étés brûlants :
on a toujours le sirocco dans l'âme,
dans le cœur et la poche.
L'éternité s'ordonne
appuyée à l'instant
d'un porche ténébreux.
Chaque corps enfiévré
suffit à éveiller le monde
et l'espoir reste
à l'affût de l'heure
assaillie de pauvres sérénades
nées quand
les cruelles
clenches
verrouillent
vos
fenêtres.

CALLOSITÉS

À force de caresses
il m'est venu du cal
au cœur, et tu voudrais
que je m'en aille ainsi
vide de tes baisers ?

CETTE SECONDE PÉTRIFIÉE

Il n'est peut-être pas trop tard
pour les amasser
ces quelques jours,
pour épargner
– puisqu'on a eu son tour à la fontaine,
et qu'on s'est bien servi –,
faire le gros dos et se taire.

Alors on peut jouir
du pain, même sans rien d'autre,
du temps,
pourvu surtout
que ne s'échappe pas, tu vois,
cette seconde pétrifiée.

AU POINT EXACT

S'asseoir
au point exact
où s'unissent le soleil et le temps,
sans entrave.
Et tant pis pour tout
ce qui refuse de s'arrêter.

LA HALTE BLANCHE

L'instant
la halte blanche,
tout soleil et toute glace
cousue
à mes jours,
est un miroir
où reviennent toutes les histoires
soufflées au-dessus de ma tête.
Le temps est une fronde
pour ces boulettes de nostalgie.
Si j'étais toi, Ulysse,
je resterais appuyé
contre le figuier, l'olivier,
une peau blanche,
un tintement d'anneaux,
ô Nausicaa.

CIMETIÈRE

Les voix d'antan sont là
restées sous la dalle.

Hic jacet.

Hélas ! car rien ne gît...
soudées à une langue
autre, à du blanc, du noir
les lettres sont des clous.
Suspendue sur l'à-pic
cette fougère tremble
de sauter dans la combe
sans plus rien retenir
de ses voix d'autrefois.

TOUT AU FOND DE LA COMBE

Tout au fond de la combe
où vibrent les moteurs,
le goudron est mouillé.
Les autres sont en bas,
le temps est un murmure
dans mon cœur, un silence.
En proie à une idée fixe,
je balance et ne sais
si rester ou descendre.
Franchir,
puis se tenir
à l'orée de nos peines,
la jouissance secrète
des menhirs abattus,
les yeux fixés
sur les rambardes
des millénaires envolés.

BALUSTRADE

Sur ces balcons vous n'avez pas
posé la moindre balustrade.

On ignore où est le passé
et où se trouve le présent.

Rien pour nous appuyer,
nous pencher sur l'avenir.

JE COMMENCE À TOURNER

Je commence à tourner
et de nouveau je tourne.
Je comprends mieux
les aiguilles des montres
qui n'ont pas le tracas
d'enfanter.
Peu s'en faudrait
qu'elles ne s'arrêtent.

EXCUSEZ-MOI...

Excusez-moi, voyez, il m'a semblé que vous appeliez.

Moi, je n'ai même pas balancé : j'ai tout de suite dit oui. Et d'un bond j'ai sauté. À présent, je tombe depuis un instant, tout droit. Si ça continue je vais m'écraser devant vous. J'ai honte et je suis désolé de devoir peut-être salir vos chaussures.

Je tombe.

Mais quelle descente, mes amis !

Excusez – s'il vous plaît – cette culbute, la tête la première et les jambes en l'air. Tout en bas le ciment : au-dessus de ma tête, le soleil se moque de moi – excusez, car je vais m'écraser. Vous allez dire – je le sais – que je veux vous contrarier.

En attendant, je tombe.

Vous savez qu'il m'arrivait de chanter pour une pomme, une courgette, un coteau, un simple bout de maquis avec son beau soleil et sa mer belle.

Ah ! la mer...

Et tout cela qui passe, sans mot dire, fenestrelles, fenêtres, portes-fenêtres, têtes, petites têtes, grosses têtes.

Excusez-moi, car je vais vous salir.

Allons, faites, mais faites – je ne ris plus ! –,
si seulement je pouvais remonter !

CE BRIN DE VIE

Quand aurons-nous fini
d'empiler des combes
au-dessus d'autres combes,
et de toucher en bas, au fond,
du bout des doigts,
ce brin de vie
qui résiste
sous tant de roches ?

III. Silences

BLANCHIS DE TOUTE HONTE

Jours
amours et souvenirs,
pages recueillies
qu'il vaut mieux feuilleter
à livre fermé,
sinon
quelle bouillie
la mémoire,
condamnée à affronter
les vrais jours,
tels
qu'ils furent
et non tels qu'on les a
contés,
blanchis de toute honte
à ceux qui sont venus après.

PAYS TÉLÉMATIQUES

Je ne veux t'expliquer
les pensées bien pliées,
et les mouchoirs séchés,
pour des voceros qui ne sont plus,
les clochers restent là,
mais sonnent électriques
contre des murs muets.
Les abcès amers
sèchent en plein midi
les mottes de souvenirs
des temps anciens.
Les étoiles scintillent
dans un ciel d'e-mails.

MAISONS

Maison ouverte, toute grande,
où le soleil verse son or,
puise à profusion des sourires
et qu'il baigne d'éclats de rire,
au fond des lacs des yeux humides
Maisons longues, maisons muettes
et où tournent des fuseaux d'ombre,
où s'obscurcit le flot des vies usées.
Amertume de n'avoir joui de rien
de n'avoir joui
de vraiment rien.

Midi en équilibre,
Le plaisir !...
Les balustrades sont fraîches
aux joues qui s'y appuient,
au-dessus des platanes effilés
derrière les croix de chaque fenêtre
le midi est en équilibre.

Maisons trop vues et baisers trop usés,
ces tomettes luisantes comme des lèvres,
et nul amour, sous les paupières flétries,
maisons fermées comme des rideaux.

Ces maisons cages au loin qui transpercent le cœur.

PAIN-ET-TEMPS

Quel geste enfourne
dans la tombe du pain
tant et tant d'autres gestes
où la pensée crépite
si, là, la vie s'arrête ?
Le jour somnole
à force de secondes
recueillies du bout de la pelle
et attend le levain.
Tant de mouchoirs serrés
nous rendront vendredi.

SILENCES

Bouches cousues, serrées,
par des aiguillées de paresse.

Bouche de porcelaine rare,
avec votre sang de nuage.

Yeux enlacés,
tresses des cils,
traces de lys rouges.

Paupières flétries, tissées
sur des orbites vides.

Oreilles bien collées,
vaines fleurs de chair.

– Je m’assieds et je pense...
Et toi ?
– Je pense et je m’assieds.

AFFICHE D'AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, rouge comme une grenade
ouverte, festonnée de couronnes,
l'élection de Miss Cardo ⁵ était terrible
pour le canton – l'orchestre venait de Nice –,
pour la nation.

Et ce morceau
Surboum à la...
– Aujourd'hui

qui saurait dire où,
aujourd'hui –
La Madrague ou *La Calata*

Aujourd'hui,
en dessous,
tout en dessous,
brouillés par la chaux
fendillée,
Il ne reste plus que des prénoms
avec un seul nom :
Liberté
qui (nous) appelle.

5. Du nom du hameau situé au-dessus de Bastia.

PARFUMS

Il ne vaut pas la peine
de se planter comme des piquets
devant des fenêtres
qui furent sans doute ouvertes
mais où seul reste suspendu
le souvenir d'un parfum d'œillet.

LES VIEUX

Et cette main qui se refuse
à ouvrir ses fenêtres
où l'aube se montre,
vigne vierge
chargée de jours
grenus
avec leurs grappes de douleurs.

LA BORNE

Ce soir l'hôpital est un sépulcre
où flottent les âmes.
Le voyage a un tour
et puis la halte blanche est arrivée,
la borne fixée
où tournent les chars antiques
et les faux acérées
comme des souvenirs dépliés encore une fois.
Le champ est-il désert
quand l'arène s'enfièvre
sans une plainte
et que le temps se fige
dans l'hôpital muet ?

CEUX QUI SONT VIVANTS

Ce soir il vaudrait mieux fermer les fenêtres,
avec ce sirocco les siècles s'amoncellent
et les ardoises suent
de souvenirs errants.
Peut-être fais-je erreur,
mais tous ces craquements
sont ceux d'âmes en peine
qui reviennent :
– une minute, l'ami, après je m'en irai !

Comment devons-nous faire
pour contenir le flot
de ceux qui ne sont plus, et restent insatisfaits ?

J'allume la télévision,
je regarde mon match.
Et, s'ils sonnent, tant pis...
je n'entendrai rien,
ce soir je n'entends pas,
demain je suis absent,
et ensuite on verra.
Mais à leur place,
j'accepterais

de me taire
et de laisser parler
– s'ils le veulent bien ! –
les vivants.

DÉPART

Acheter une valise
grise
couleur de repentir
non de larmes – ne pleure-t-on pas que dans les livres ? –
y ranger, avec une chemise,
la face usée de cette vieille au-dessus du lit de grand-père,
il y a cinquante ans,
lui écrire le vocero qu'elle ne sut pas chanter,
la vieille poupée de ma sœur, démembrée,
les ragots de la tante Marie,
la gourde d'eau secouée avec le réglisse des secondes enfantines,
et les yeux vides de la statue de la place Ono' – ou place au No' ? –
l'église, son clocher replié.
Pas besoin de drapeaux, car là-bas on en vend, en gros et bon marché,
Mettez-moi un bon tas de bouts de bois à tailler.

Fermez avec précaution,
envoyez la valise,
et puis rentrez à la maison,
car le soleil vous attend
derrière les vitres propres.

ROISSY

Sous le goudron
croissent
les cris de l'aire,
de lointains paysans
des blouses bleues,
et leurs voix acérées
de lames et de faux,
qui moissonnent le temps,
écrasé sous la terre
par le bruit des avions,
et ils mâchent des mottes
d'humiliations enfouies.

DOUBLE

Avec ton histoire fêlée,
ta ribambelle de malheurs
et tant d'épines dans tes plaies,
tu me fais peine,
tu me fais peine.

Avec le bâillon qui t'étreint
la langue qu'on t'a arrachée,
avec cette face de spectre,
tu me fais peine,
tu me fais peine.

Avec ce morceau de chaîne
serrant comme un garrot ton cœur
avec tous ces élans trahis,
tu me fais peine,
tu me fais peine.

Avec ce morceau de soleil
qui dans tes yeux chantonne,
avec la flamme de la foi,
tu fais envie.

GESTE

Mais le geste courtois de l'accueil
peut-être ne se serait-il pas déclaré
si l'on n'avait pas vu
placé sur la cheminée,
au bord,
un lambeau de drapeau
mité, tout élimé.

PONTE NUOVO⁶

Si tu touches un jour ce rivage,
arrête-toi à Ponte Nuovo.
Il y a trois cafés : le José Bar,
le De Gaulle Bar...
L'autre s'appelle Pascal Paoli Bar.
Salue de ma part le patron :
je l'ai bien connu dans le temps...

Au pont, va doucement,
le tournant est mauvais...

6. Lieu de la bataille que livra Pascal Paoli, le Général de la Nation, contre les troupes françaises le 8 mai 1769 et qui marqua la fin de l'indépendance de la Corse (1755-1769) que Gênes, endettée et impuissante, avait cédée à la France par le traité de Versailles en 1768. Ce poème reprend le premier vers d'une très célèbre polyphonie traditionnelle, *paghjella* dite *in versu aschese*, intitulée *Paghjella di Pontenovu* : « S'è tù passi per isse sponde / Pensa a salutà la croce / Qui sò cascati l'Antichi / Cantendu ad alta voce / Per difende a Libertà / Contr'à u Francese feroce. » (« Si tu passes par ces rives / Pense à saluer la croix / Ici sont tombés les Anciens / Chantant à haute voix / Pour défendre la Liberté / Contre le Français féroce. »)

MENHIRS

Nous ne sommes rien de plus
que des menhirs.
Ce n'était pas la peine
d'abattre ces frontières
pour retrouver l'éternité
de l'inertie absolue
N'eût-il pas mieux valu
demeurer pétrifiés
à Cucuruzzu ⁷,
et regarder le va-et-vient
de ceux qui épiaient
les vestiges
de leur race de bâtards ?
Sommes-nous de nouveau
capables de nous mouvoir ?
Eh bien ! Tant pis pour nous !
Nous serons condamnés
à rester sur la crête
des jours de tous les jours

7. Cucuruzzu est le nom d'un lieu-dit du sud de la Corse, dans l'Alta Rocca, où les fouilles archéologiques ont mis à jour un complexe monumental datant de l'âge de bronze, le Casteddu di Cucuruzzu.

EX-VOTO

Voici pour nous le livre ouvert
de vos voix qui se font écho,
dans la moiteur de l'oratoire
où reviennent les nef
autrefois marinières.
Leurs voiles se remplissent
du chant qui est une vague,
transi contre les ex-voto
rustiques, naïfs
et plus beaux que jamais
d'avoir oublié
leurs prières.

Vous déroulez le tapis
voici Shéhérazade
oh ! la polyphonie
si belle imprécation
que parfois vous lancez.

LA TAPISSERIE

I

Ne l'avez-vous pas tissé
de vos voix, de vos mots,
ce sourire qui étire
le temps
dans le chas de vos lèvres ?

II

Le fil a dispersé
les instants rassemblés
dans la complicité
de vos échanges,
mi jeu mi comédie.
Il y a peu,
vous n'étiez des jeunes filles,
comme aujourd'hui vous l'êtes.

Et voulez nous offrir
un geste devenu
le don inexprimable
de tant d'amour offert
et que l'esprit veut taire.

III

Êtes-vous les fileuses
de ce chant damassé ?
dans l'ombre des angelots curieux
cachés dans ces recoins
s'enivrent
de parfums mystérieux,
un peu honteux
de regarder
en cachette.
Ils ont des yeux de geai,
un cœur ardent
sous l'or terni
de l'oratoire
de la Sainte-Croix.

IV

La chapelle s'est tue.
Les anges serrent
dans leurs mains
le tapis de vos chants
oubliés
sur les dalles,
noires
blanches
et glaciales.

LARMES

Sait-on jamais les larmes
qu'on versera,
entre l'émoi de la solennité
et une tristesse
vraie !
Une croix si vous voulez,
mais ni gémissements,
ni *paghjelle*.
– ici le temps résonne bien assez –
si possible seulement
– et sans que ça vous coûte –
un son de tous les jours,
un klaxon, un bruit de rue quelconque,
la plainte idiote
– toujours les plaintes sont sinistres –
de la porte qu'on tire
avant de s'en aller
prendre les eaux d'Orezza.
Le fainéant est las
de ces longues journées
et ne sait plus que faire.
Un son insignifiant
jaillit du haut-parleur,
s'élançant

vers le ciel
sous le dôme verdoyant
de la châtaigneraie.

JOURS DE FÊTE

Aux balcons pendent de riches
tapisseries,
où comme des trésors sonnent,
les broderies de nos malheurs.
Les étoffes sont raides,
mais moins que vous ne l'êtes,
les ans pendent dans l'air,
mais pas autant que nous.
Faites défiler les statues
pompeuses et glaciales,
le marbre est sûr
de nos silences
aujourd'hui et demain,
notre ignorance
est sans limite.
Peut-être chantons-nous,
mais notre voix se casse
sous les coups du libeccio.

CHÂTAIGNERAIES

Non ! ce devait être un pic...
L'ombre était verte,
sombre, insouciante.
L'aise est toujours trahie
par des songes muets.
Ces fûts-là sont têtus
et trompés par les pas,
pourtant ils ne sont plus
les géants d'autrefois,
mais des piqûres de taons, vieillards
aigris d'avoir perdu le pouvoir.

Tu auras beau frapper,
on ne te répondra pas
castagnettes fêlées,
les bogues se fendillent
la fougère se répand
signes mystérieux
au rythme des coups du pic.

SUR LE GRAVIER

*Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
c'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.*

Paul Eluard, *Capitale de la douleur*

Étrange, ce soir, ces mots qui me viennent
comme ceux du poète...

La nuit était venue, et soudain, on eût dit des pas sur le gravier le
long de la maison.

Un bruit qui s'approche...

Je vais à la fenêtre, mais rien... rien que le ciel...
et la mer sombre

profonde... cet abîme !...

Je n'ai jamais vu le ciel comme ce soir, il y a tant d'étoiles, de grains
de sable

qui pétillent aux yeux

et un ciel plein de bruit

et moi qui reste ici accroché à la rive,

suspendu à un appel...

Je ne voulais pas voir,

ces étoiles filantes,

phalènes de vos rives

qui nouent les fils de ces jours de néant

tamisés par les vies tissées par les vestiges d'on ne sait plus quels

jours...

Et moi, j'étais venu, avec mes jours repus
et mes vêtements
de tous les jours
mes pensées toutes faites
– pas facile, le tragique ! –
être poète n'est pas de tout repos.
Et nous, nous n'avons pas le temps...
Même la nostalgie est un luxe en ces jours bousculés par les secondes
heurtées

de nos cohues.
Nous n'avions plus le temps...
Non, nous ne l'avions plus...
Pas le temps, mais une brèche s'est ouverte quand vous avez crié...
vous avez appelé, ou peut-être chanté.

Vraiment étrange, ces inflexions, ces voix qui ne sont pas seulement
les vôtres.

Elles nous parlent d'un temps... – Combien d'années faut-il
pour pouvoir vous connaître ! –
on y entend des pierres, des montagnes,
et l'écho recueilli après une défaite
mais aussi des victoires que la peine atténue,
la crête d'une vague,
sous laquelle dort la sirène,
et la conque résonne de deuils et de naufrages,
et ces pas sur le gravier le long de ma maison
que déborde soudain

toute la Méditerranée... mais comment ? qui peut-ce être ?
Le long de ma maison, on monte à l'escalier et l'on frappe à la porte,
ou plutôt à mon cœur...
– Je ne vous attendais pas, mais entrez, asseyez-vous... Ah ! vous
restez debout ?
Attendez donc que je vous débarrasse... donnez-moi donc ces
diadèmes, ces lyres, ces écailles, la chevelure de vos chants et les
mélismes de vos notes :
Ces sortilèges épars dans mon salon ! je suis un peu confus.
Mais il vaut mieux se taire ! Personne qui puisse me voir.
Je ne raconterai pas que vous êtes venues. On ne me croirait pas.
Les voisins, vous savez, sont toujours incrédules, même si, partout,
ils fourrent le nez.

Ils ne voudront jamais voir toutes ces étoiles en suspens
qu'égrène un chant qui m'emporte au-delà.
Je n'aurais pas ouvert, ce soir, une fenêtre,
mon âme eût été sourde à vos inflexions.

IV. Méditerranée

À PROPOS DES ORAGES

Eau,
vent,
nuages
et brouillard
la tuile affolée tremble.
L'âme reste prostrée,
le regard suit la feuille
vaporeuse
qui court et tombe dans le soir.
Ce soir, même le ciel va fondre, Pierre-Paul ?

Feux qui éclatent et se déchaînent,
troncs terrassés dans le brasier,
branches en feu qui ondoient
dans les cœurs ulcérés,
dans les paralysies
de la souche calcinée qui se défait.
Ce matin, même la terre va se dessécher, Pierre-Paul.

LE BON AMI,

Sans doute y a-t-il moyen
de laisser quelque place
pour le doute
l'incertitude
la paralysie du savoir.
Et alors, j'en suis sûr,
je sentirai sur ma nuque
la tape lisse du soleil
venu
à l'improviste,
le bon ami.

LE BENEDETTU ⁸

Les pas sont vides dans la ville
couchée le long de la mer assombrie.
Dans ses remous
des galets s'entrechoquent,
grains de pensées
englouties
par les flots
devenus maures ?
Le château sombre,
les murs s'effacent
et seul demeure le crépuscule
dans l'âme qui racle
la grève âprement.

Est-ce le retour du Benedettu
au rythme de mes pas ?
La nuit était compacte
et ton corps
était tiède.
Nous avons doucement traversé
le dôme des étoiles.
Dans les longues jouissances
l'éternité se file.

8. U Benedettu : Lieu-dit sur la rive nord du golfe de Porto-Vecchio où se trouvait une tour gênoise.

Mais des vaisseaux se lèvent
couverts de sang croisé
la frayeur s'agrippe
aux parapets serrés,
et mes mains tremblent
devant les moresques muettes.
Dans les vasques du temps
la mémoire confond
les bruits de pas,
la mer remue
mille galets
sur nos secondes
cueillies au Benedettu.

UN DESTIN À ÉCRIRE

Blanc
comme l'écume qui mousse en l'air
et les écueils dilacérés
redeviennent
grumeaux
granules,
le pleur infinitésimal du dauphin

qui appelle et appelle
sur la rive échevelée
par les vieilles tempêtes
porteuses des demains.

Blanche et vierge,
bien que repue de sang,
et alors,
que m'importe l'horreur
de mes rêves saccagés,
si l'on peut bien un jour
refaire Athènes et Sparte,
l'une toute d'esprit et l'autre toute force,
cependant sœurs jumelles
et unies toutes deux
dans une même paix ?

PÊCHEURS DE DESTIN

Nous avons plus de mille
milliers de millions
de millions de milliers
de pêcheurs
qui pêchent les pensées
enchevêtrées au temps.

Nous avons plus de mille
milliers de millions
de millions de milliers
de bergers,
qui gardent leurs troupeaux
de songes vagabonds.

Nous avons plus de mille
milliers de millions
de millions de milliers
d'ermes,
à l'orée des déserts
du cœur sens dessus dessous.

Nous avons plus de mille
milliers de millions
de millions de milliers
de ces femmes hardies,
qui bercent les terreurs
de la mélancolie.

Le destin,
pèlerin,
nous n'en avons qu'un seul
à accomplir.

ÉTREINTES

Vous fûtes des Circé
d'occasion,
avec des parfums bon marché
et un peu écœurants,
mais peu importe
car vous m'avez consolé
et m'avez fait accroire
que si j'avais voulu,
j'aurais pu m'embarquer,
comme autrefois,
et toucher l'horizon
de mes envoûtements.

ULYSSE

Combien sommes-nous d'Ulysse
amputés des départs
restés sur le rivage !
Nous n'avons dans la main
qu'un vilain bout de corde
qui pendouille
où ricanent des rêves
grands comme des mondes perdus.

LES OISEAUX DE MER

D'où viennent les oiseaux
dont le vol se souvient
des rivages d'Orient
où chante une sultane
tapie dans l'ombre verte ?

D'où viennent les oiseaux
dont l'aile est une gaze
que l'on arrache au cœur
rongé par les chimères
de défuntes amours ?

Où s'en vont les oiseaux
qui prennent leur essor
au-dessus des yeux secs
que la mort a meurtris,
promesse d'un retour
orgueilleux au passé ?

Je ne suis qu'une femme
qui suit mille destins
ravaudés de blessures.
Mon cœur n'est qu'une plaie.
A-t-il perdu ses rêves
qui en firent un aigle ?

OBTUS ET ARROGANT

Crucifié,
l'âme meurtrie,
avec ces tas de siècles
qui me brisent les os,
je reste là
comme une loque,
sur un morceau de bois,
froid
avec le cœur qui pend,
mais je veux être obtus,
obtus et arrogant.

Je suis descendu, prière
offerte et mains ouvertes,
parmi des colombes en gloire
prêtes à y faire leurs nids,
par un temps d'ariette, plein de grâce et de joie,
les animaux parlaient et la forêt jasait,
tout geste était un don,
tout visage un poème,
le soleil était d'or
et la mer poésie.

Je me suis approché
avec des mots d'amour,
l'un lance un rire moqueur,
celui-là une pierre

dure comme un reproche,
un autre une invective
et tous me blasphèment.
Moi, je n'ai pas bronché.

Mieux vaut taire le reste,
évitons de nous plaindre.
Me voici crucifié,
en haut d'un bout de bois
posé contre le ciel.
Comme ce corps me pèse
autant qu'un tas de siècles,
et je reste
avec le cœur qui pend,
aussi froid qu'un sanglot,
mais je veux être obtus
obtus et arrogant.

VOISINS

Ne serais-tu qu'un nom
perdu au firmament
d'un bateau effréné
qui cherche un rivage
et que l'orage pousse
à traquer des mystères
qui ont forme de femmes
et griffes de panthères ?

Qu'elles soient des sirènes
ou d'autres sortilèges,
pourquoi revenons-nous
aux antiques chimères ?
Car l'air de nos musiques
veut leur couper les ailes !
et instaurer la paix
où la guerre rugit.

Au cœur de vieilles terres
le cœur de l'Homme bat.
Pénélope renvide
la trame des désirs
et tisse un nouveau fil
sur l'antique métier.
Il y a cent Ulysse
qui ce matin embarquent.

Ils ont jeté les armes
au fond de l'eau des ports
et hissé des drapeaux
clairs comme des sourires.
Ils ne sont plus étranges
car ils sont nos voisins.

NAPLES

Un matin à Naples,
j'ouvre ma fenêtre :
le Vésuve est là,
vertical, silencieux,
sans la moindre fumée.
J'ouvre le robinet
l'eau coule,
la vie
va bien.

ET VOGUE LE NAVIRE

Et le navire
Fantasia,
mais Fellini,
la chambre noire est vide,
ton regard s'est éteint
mais Gelsomina chante.
Danseuse de *La Strada*,
tu sautes d'une figure à l'autre
que le film dévide.

Et le navire
Dolce vita,
Vinaigre,
un toast amer,
qui nous projette dans la Rome éternelle,
Cinecittà Fellini
a agrippé la mort.
Le goudron se fait gris
sur la mer de Rimini.

Mais le navire
d'une vie
infinie,
fantasmes audacieux
suspendus au crochet
du souvenir amer,
le navire rentrera,

le film tournera
sur la rive latine.

Et vogue le navire
de Fellini
Fantasia,
pellicule enchantée
et tendue à l'extrême
d'un art exquis.

Le navire ne s'arrêtera pas,
le film retournera,
et Gelsomina danse
et *La Strada* chemine
et Gelsomina chante
sur la nef latine
qui vogue,
et vogue le navire.

CE QUE LA VOIX NOUS DIT

Ces voix sont des visages
et des cœurs et des corps
de bergers à l'affût
d'une pensée pérenne,
celle qui fit Athènes,
qui fit Troie, Albe et Rome.
Jérusalem la source
et Venise des flots...

Ces voix étaient le fil
franchissant les frontières
qui ont formé l'Europe
le Maghreb, le Levant
où la route de l'ambre,
le Talmud et la Bible,
et les dits du Coran
ont fini leur voyage.

Ces voix étaient une pierre
les rides de l'effort,
et l'essence de l'huile,
et la rose des vents
dans le jardin marin
et tant de sérénades
qui pointent dans la nuit
aux heures de l'amour.

La frontière s'entrouvre
comme du temps la bogue,
sa courbe est idéale
sur la crête de la vague,
la corde sent le voyage
sur le môle enfiévré,
il y a tant d'avenir
pour ceux qui ont ces voix.

FAABORG ⁹

Faaborg s'est arrêtée
sur la grève immobile.
Une voile griffe
le silence danois.
Deux cygnes se retirent
au fond du fjord,
il pleut.
La lune s'est gelée,
la mer étale est grise
comme une feuillée de temps.

9. Faaborg (en danois Fåborg) est un ancien petit port marchand du Sud-Ouest de la Fionie, la grande île qui occupe le centre méridional du Danemark.

DIOCLETIAN'S PALACE¹⁰

J'ai bien peur que l'or
vienne à manquer,
et alors, le moyen
de se mettre à la fenêtre,
et ne pouvoir lancer
à la foule qui murmure
l'argent à pleines mains,
comme les rayons du soleil.
La sale sphinge en bas
rit à gorge déployée.
Cette pierre est friable,
le vestibule est moite, usé
comme on ne peut le croire.
Je veux aller à Salone,
y planter pour toujours
des patates et des choux.
Me rouler dans les choux.

10. Située au nord de Split, au fond de la baie de Kastela, en contrebas du versant du Kozjak, Salone est aujourd'hui le site archéologique romain le plus important de Croatie.

LES GENS DES ÎLES

Ne pas bouger
et retenir son souffle,
faire semblant
jusqu'à la pointe
de l'Aube,
et puis tourner soudain
à l'angle de la maison
où se répand
cet étang qui sommeille.
Alors humer l'Elbe
et les brises toscanes
à fleur de jasmin...

Et laisser grailer
les corneilles
qui disent que nous les gens des îles,
nous vivons en prison.
Quelle sottise, oui, quelle sottise...

Le Diable, selon elles, a banni cette fleur,
toujours fut respectée la loi du grand-duché,
mais, fou d'amour,
le jardinier s'en vint
faire cadeau
d'un rameau

blanc et jaune
tout parfum...
tout amour...
Je t'appelle Yasmina,
car mieux vaut taire ton nom,
les Médicis me cherchent
m'ont condamné à mort.
prends donc cette brindille,
porte-la sur l'autre rive,
j'y ai mis et mon cœur
et ses mille soupirs.

HVAR ¹¹

C'est l'histoire confuse
de gros blocs à Split,
Dioclétien arrive,
la sphinge indomptée lui jette
d'en bas des éclats de rire.
Ce ne sont qu'églises et mosquées,
mais les prières perdues
sèchent sur les rues pavées.

Il suffit de regarder la mer
pour voir naître des îles,
galères étincelantes,
qui portent des palais.
où vont les paladins
avec armes et poètes.

Voici Hvar assoupie
à l'abri de Brach ¹²
couchée dans le brouillard.
Les golfes semblent des fjords
le soleil une forteresse.

11. L'île de Hvar, au large de Split en Croatie, est le joyau de l'archipel dalmate.

12. L'île de Brach, est la plus grande des îles de l'archipel.

SHÉHÉRAZADERIES

Au bord d'un long malentendu
il y eut ce clin d'œil,
la mer à la nuit tombée
murmurait des shéhérazaderies.
Allez donc empêcher
un cœur
qui se prend à croire
aux contes mensongers !

PINS LARICIOS

Mille choses occupent
greniers et débarras
mais l'horizon est vide.

J'ignore si tu as vu
y passer les bateaux
que le temps y engouffre ?

Leurs carènes sont lasses
leurs voiles défraîchies,
mais leur soif
de voyage,
leur est restée intacte
comme autrefois
lorsqu'ils étaient
des laricios
attachés
à la roche.

Méfions-nous du vent
qui emporte les désirs
venus de l'air marin.

SCEAUX

J'ai la peau un peu roussie
de céramique sigillée
millénaires inscrits
mais le cœur oh !
d'eau limpide
de nos montagnes
toujours prête à jaillir
sur la place populaire
si l'occasion s'en présente.

ELLES SONT DE RETOUR...

Elles sont de retour,
les tours puissantes,
les maîtres charognards
pourront s'en laver l'âme
et lustrer leur conscience,
faire leurs condoléances
à l'innocence mortifiée.

Puissantes tours
armées comme des assassins,
ces ombres noires sont cruelles,
elles tirent au pistolet,
dans les rues
qui ne peuvent y croire.

Puissantes tours,
les mots crachent des pierres
à la radio qui ment.
Il s'était bien recommandé
à tous ses saints, le berger
à tous ses saints,
lui qui traverse inexorable
les aubépins de cette voix.

Mes sœurs, mes frères de paix,
votre faim paye le banquet des repus,
vous faites irruption dans les horloges
de ces vies bien réglées.

Puissantes tours,
monceaux de pierres ahuries
la terre rouillée vous engloutit,
qui se souvient des luttes
anciennes
et roussies
de tant de souvenirs caresses.

GUERRES

Si j'étais Dieu,
je me placerais comme ça, de travers,
pour voir
la guerre et jouer
de son juste sens,
que sans doute connaissent
ceux qui sont les auteurs
de cet ordre pensé,
la beauté de ces formes
d'ordre, de stratégie et d'art militaire.
Ils ont l'œil exercé
et rien ne leur échappe :
le pantalon bien repassé
les chaussures brillantes,
et ce soleil nouveau
qui luit sur les boutons.

Mais je ne suis pas Dieu
et je piétine
la pointe de mes angoisses.

DULCIE SEPTEMBER

in memoriam

Douce septembre,
tu as le nom du temps
comme une main lisse qui coiffera ses cheveux
blonds comme la mémoire.
Le cœur qui la rappelle
s'attarde à la chanter.

Douce septembre
au souffle de la nuit,
les étoiles sont calmes
au-dessus de l'eau vie
la brillance qui respire
appellera en vain.

Douce septembre
les monts sont marqués
de dessus leur paralysie
muette comme le granit
le menhir qui sourit.
Douce septembre
tu as le nom d'idées
victimes de ces balles
sourdes à ton chant.

Sommaire

Enveloppe	1
Parallélogramme	2
Quelles cornes !	3
Et tiens !	4
REGARDS	
Draps	7
Dans la cuisine	8
À pleine bouche	9-10
Fontaines	11-12
On a beau faire, il n'est jamais minuit	13
Maman	14
Le portrait coupé	15
Demoiselle	16
Dans la dépense	17
Paroles d'août	18
Sentiers	19
Non	20
Amertume	21
L'hypophyse	22
La tristesse	23

FRÊLES

La chambre sait cela...	27
Accroc	28
Tendu	29
La halte méridienne	30
Lits	31
Clenches	32
Callosités	33
Cette seconde pétrifiée	34
Au point exact	35
La halte blanche	36
Cimetière	37
Tout au fond de la combe	38
Balustrade	39
Je commence à tourner	40
Excusez-moi...	41-42
Ce brin de vie	43

SILENCES

Blanchis de toute honte	47
Pays télématiques	48
Maisons	49
Pain-et-temps	50
Silences	51
Affiche d'aujourd'hui	52
Parfums	53
Les vieux	54

La borne	55
Ceux qui sont vivants	56-57
Départ	58
Roissy	59
Double	60
Geste	61
Ponte Nuovo	62
Menhirs	63
Ex-voto	64
La tapisserie	65-66
Larmes	67-68
Jours de fête	69
Châtaigneraies	70
Sur le gravier	71

MÉDITERRANÉE

À propos des orages	77
Le bon ami	78
Le Benedettu	79-80
Un destin à écrire	81
Pêcheurs de destin	82-83
Étreintes	84
Ulysse	85
Les oiseaux de mer	86
Obtus et arrogant	87-88
Voisins	89-90
Naples	91

Et vogue le navire	92-93
Ce que la voix nous dit	94-95
Faaborg	96
Diocletian's Palace	97
Les gens des îles	98-99
Hvar	100
Shéhérazaderies	101
Pins laricios	102
Sceaux	103
Elles sont de retour...	104-105
Guerres	106
Dulcie September	107

Conception graphique :

F. Cécchet

mise en page :

Graphit®

isbn :

2-84698-123-X

achevé d'imprimer le :

1^{er} décembre 2004

dépôt légal :

4^e trimestre 2004

imprimeur :

Louis-Jean (Gap)

édition :

Albiana

4, rue Major-Lambroschini

BP 83 - 20176 Aiacciu

Tél. : 04 95 50 03 00

Fax : 04 95 50 03 01

e-mail : albiana@wanadoo.fr

www.albiana.fr